

—Vous ici ! dit-il ; quelle heureuse rencontre ! J'ai vu, il y a deux heures, une personne qui m'a assuré que vous aviez succombé aux suites de votre blessure.

—Non, monsieur le curé, répondis-je, le corps se porte bien, grâce au ciel. Mais quelle est cette personne ?

—Elle m'a dit être votre ami.

Un ami ! m'écriai-je, déjà pris d'une sueur froide. Mais, de retour ici depuis peu, je n'ai pas eu le temps de nouer de nouveaux liens, et les anciens sont tous rompus.

Mon Dieu, monsieur le chevalier, reprit le vieux curé avec inquiétude, je crains d'avoir causé involontairement un grand malheur. La personne à laquelle j'ai eu affaire m'a appris que vous veniez d'hériter ; que dans cette circonstance il pouvait être avantageux d'assurer à votre veuve votre succession ; que vous lui aviez tout confié, et qu'il fallait immédiatement produire copie de votre acte de mariage afin d'établir les droits de votre veuve devant la justice. Sa famille est dans la misère, j'ai cru devoir laisser prendre la copie désirée.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avez-vous fait ? Et il y a une heure dites-vous ? qu'elle route a pris cet homme ?

—Celle du plomb du Cantal. Adieu, monsieur le curé, adieu !

Je lançai mon cheval. J'allais, j'allais toujours. La neige tombait et m'aveuglait, je ne voyais rien, je n'entendais rien. Cependant, parvenu dans un vallon, il me sembla entrevoir au sommet de la montagne opposée un cavalier. Je redoublai de vitesse ; mais il avait de l'avance sur moi. Soit qu'il m'eût aperçu, soit qu'il eût grande hâte d'arriver à son but, toujours il me précédait. J'étais découragé, mon cheval commençait à faiblir lorsque tout à coup la monture du cavalier qui me devançait s'arrête. La nuit venait ; mais elle n'était pas encore assez sombre pour qu'au fond d'une gorge je ne distinguasse pas bientôt celui que je poursuivais. C'était le baron de Pradines, qui voulait faire sauter à son cheval un ravin, et ne pouvait y réussir. Au bruit que je fis, il se retourna, et me regardant avec impertinence :

—Oh ! oh ! s'écria-t-il en ricanant, c'est vous, monsieur le chevalier de Fontane ? Pardieu, je bénis ma rencontre ; vous allez m'aider à faire sauter mon cheval. C'est un heureux hasard que celui qui nous réunit.

—Heureux en effet, m'écriai-je, monsieur le baron, puisqu'il me permet de vous demander compte de la déloyauté avec laquelle vous avez toujours agi contre moi. Nous sommes armés tous les deux. C'est un duel, un duel à outran-

ce, entendez-vous, que je viens vous demander.

Le baron sourit d'adieu.

—Eh ! eh ! dit-il, la proposition est charmante ! Parce qu'à force de recherches je suis parvenu à découvrir un secret fort important, il faut... Ah ! chevalier, les chances ne sont pas égales en ce moment. Permettez-moi d'aller trouver ma sœur, et demain je serai tout à votre service. Il faut qu'elle vous connaisse. Que diable ! mon cher, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous rends service, je vous épargne le gibet. A ces cruelles paroles, je tressaillis.—Monsieur, lui dis-je, je vous somme de me rendre raison !—Allons donc, vous plaisantez. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de réserver la production de l'acte pour le dessert. Reculez un peu, chevalier, que je fasse sauter mon cheval.—Monsieur, lui dis-je en m'approchant de lui, écoutez, je sens que j'ai été coupable envers vous, que je n'aurais pas dû vous aborder ainsi ; je vous en supplie, rendez-moi l'acte que vous avez entre les mains, laissez-moi le déchirer. Je vous promets de renoncer à la main de votre sœur, de ne jamais me présenter devant elle. Monsieur, je vous en conjure ! épargnez-moi auprès de votre sœur. Que m'importe qu'on sache que j'ai épousé la fille d'un mé-tayer ! Ce n'est point le sentiment de cette mésalliance, croyez-le bien, qui dicte mes paroles. Si vous avez jamais aimé dans votre vie, épargnez-moi cet horrible supplice d'être méprisé par la femme qu'on aime.

Mais lui, toujours insultant :—Chevalier, répondit-il, vous parlez à merveille ; vous auriez pu remplacer l'acteur Baron, qui se fait vieux. Al-lons, écartez-vous un peu, que je continue ma route.

A ce moment je ne saurais vous dire ce qui se passa en moi : je vis cet homme publier insolemment devant toute la noblesse d'Auvergne mon déshonneur. Je me souvins de ses paroles à double sens lorsque nous nous étions quittés. La rage me saisit : "Monsieur le baron, lui dis-je avec emportement, vous ne passerez pas que vous ne m'ayez remis l'acte que vous avez en votre pouvoir ou que vous ne m'ayez tué.—Hé ! mon cher, reprit-il ironiquement, je veux que tout le monde vive, moi, et vous vivrez." En même temps il piqua son cheval. Je me tournai vers lui, je saisis mon pistolet dans la fonte de ma selle : "Tu ne passeras pas, te dis-je, ou tu te battras !—Je ne me battrais point, répliqua-t-il, et je passerai !" Et en même temps, comme je me jetais à la bride de son cheval pour l'arrêter, il me coupa le visage d'un coup du fouet de chasse qu'il tenait à la main, piqua violemment des deux, et s'élança en me jetant pour adieu les mots infâmes de lâche et de misérable ! Alors, que Dieu me pardonne ! Je ne sais quel vertige